**Zeitschrift:** Le pays du dimanche
**Herausgeber:** Le pays du dimanche
**Band:** 5 (1902)
**Heft:** 244

**Artikel:** Histoire de la Seigneurie de Spiegelberg ou des Franches-Montagnes
**Autor:** Daucourt, A.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-251776

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 08.08.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Dimanche, 7 Septembre 1902 N° 244 Cinquième annee

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

# LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy TÉLÉPHONE

*LE PAYS* 30me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 30me année *LE PAYS*

## HISTOIRE

DE LA

SEIGNEURIE DE SPIEGELBERG OU DES

**FRANCHES-MONTAGNES**

PAR

A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

« On vint ensuite diner à la cure, où on se trouva 32 personnes à table. Pendant le dîner la musique se fit entendre. M. l'Abbé fit distribuer aux musiciens de l'argent pour boire à sa santé. »

« Le Père Prieur présida aux vêpres, qui furent chantées en musique, ensuite il donna la bénédiction ».

« Ainsi finit la fête de la translation de Saint Vénuste, martyr, dans notre église de Saignelégier ; ainsi l'atteste Jean-Jacques Laporte curé et recteur du dit lieu ». [1])

Pour fortifier la foi, les princes-évêques de Bâle avaient fondé deux couvents de Capucins à Delémont en 1630 et à Porrentruy en 1658. Ces bons religieux, si populaires, parcouraient les Etats de la Principauté et y donnaient des missions qui eurent un immense succès. Des Pères du couvent de Porrentruy étaient arrivés au Noirmont où pendant plusieurs semaines ils prêchèrent devant des foules arrivées de tous les villages de la Montagne et même des contrées protestantes environnantes. Leurs prédications étaient tellement goûtées que l'église de cette localité se trouvant trop petite, il fallut dresser la chaire en plein air. Le peuple s'attacha bien vite aux disciples du Séraphique Saint François et il désira un établissement de ces religieux dans une localité de la Franche-Montagne. Un nommé Louis Joseph Baume possédait au village du Noirmont une belle et grande maison. Il la céda volontairement, avec tout le terrain alentour, les jardins et autres appartenances pour la fondation d'un couvent de Capucins, ou tout au moins pour un hospice avec deux ou trois Pères. D'autres fondations vinrent s'ajouter à celle de Louis Baume, les dons affluaient et même un bon nombre de protestants de Tramelan, de l'Erguel et de la principauté de Neuchâtel apportèrent leurs oboles et des dons pour la bâtisse de l'église et du monastère. Toute les communes de la Franche-Montagne approuvèrent cette fondation et s'adressèrent aux Supérieurs de l'Ordre en Suisse pour obtenir définitivement un couvent au Noirmont. Les Supérieurs de la Province Suisse, réunis à Baden, en Argovie, donnèrent leur approbation à l'érection de la maison du Noirmont, moyennant la ratification du prince-évêque de Bâle, souverain territorial de ce pays. Ce projet, si favorable à ce peuple, rencontra les plus grandes difficultés à la cour de Porrentruy. Le Prince trouvait que les deux couvents de Porrentruy et de Delémont suffisaient aux besoins religieux de ses Etats. Les gens de la Montagne ne se rebutèrent point. Après plusieurs demandes inutiles pour obtenir le consentement du Prince, la commune du Noirmont tenta une dernière démarche pour le maintien des Capucins dans ce village, où ils s'étaient déjà établis. Les paroissiens adressèrent au Prince une touchante supplique, le 1er juin 1746, revêtue des signatures de 87 notables du Noirmont. Cette pièce curieuse, qui se trouve aux archives de l'Evêché, à Berne, mérite d'être rapportée.

Révérendissime et Illustrissime

Très-Gracieux Prince et Seigneur :

« Les paroissiens du Noirmont qui sont les soussignés remontent en toutes humilités au Ill : Rme la grande désolation et le triste état dans lequel ils se trouvent présentement de se voir privés de nos R. P. Capucins et d'apprendre qu'ils doivent nous quitter pour ne plus demeurer ni résider au dit Noirmont, c'est ce qui cause cette grande désolation envers les très humbles rencontrant de se voir privés d'un si grand trésor que l'on a eu l'honneur de posséder par ci devant avec plaisir et grand consentement, car les très humbles remontrant assurant à Votre Altesse en foi de vérité que ces Révérends Pères sont à grands profits et utilités de salut des âmes. Ce sont des personnes édifiantes, vertueuses et exemplaires et il semble qu'on est déjà comme dans un autre monde par leur édification, prédication et instruction que les très humbles rencontrant et généralement tous vos sujets de la Montagne ont l'honneur d'entendre de ces bons Pères, car c'est un plaisir et

(1) En 1760, l'abbé Aubry, qui était peintre, fit un beau tableau de St-Vénuste, à la demande du curé Broquet.

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 2

## LE GUIDE DE L'EMPEREUR

PAR

RENÉ BAZIN

Ce qui la faisait sourire, ce n'était pas l'occupation à laquelle se livrait M. Audoin, ce n'était pas même l'application qu'il apportait à cette besogne, la passion de l'astiquage qu'il avait gardée de son ancien métier. Véronique pensait tout simplement et tout bonnement : Comme il souffre de ne plus être soldat ! Comme il veut être beau pour la revue ! » Et sur le visage où apparut cette pensée, il y eut au même moment une grande pitié, une promesse de se dévouer, une tendresse jeune et maternelle. Véronique, qui se savait laide, qui se savait pauvre et ne se faisait pas d'illusions sur le peu de chances qu'elle avait d'être aimée, n'avait pas d'expression plus fréquente ni plus naturelle que cette expression de tendresse protectrice. Toute petite, elle avait aimé maternellement ses poupées ; un peu plus tard, ses camarades de jeux, ses amies de la première communion ; à présent, elle aimait de même son père qui vieillissait, en qui elle devinait je ne sais quelle détresse et quelle faiblesse pareille à celle des enfants. Cette femme de vingt-deux ans, quand elle passait dans la rue, ne disait pas avec ses yeux : » Aimez-moi » ; elle disait le plus souvent : « Respectez-moi, je suis une pauvresse et une vaillante » elle disait quelquefois : « Vous souffrez ? De quel secours puis-je vous être ? » Ces yeux-là, les heureux de la vie les trouvaient graves ; les malheureux les trouvaient doux. Elle considéra donc, avec cette tendresse calme et miséricordieuse, l'homme qui eût manqué de tout s'il n'avait pas eu Véronique ; elle vit qu'il était absorbé par cette opération machinale : faire reluire la tige d'une botte, et elle se remit à étudier, pour ses élèves du lendemain, une romance de Tagliafico.

Les paroles sonnaient à peine et seulement par intervalles dans le vacarme du vent ; elles ne répondaient à aucun sentiment des deux êtres qui étaient là, ni du père qui songeait à la revue du lendemain, ni de celle qui chantait par obligation, sans aucun plaisir. C'élait la romance banale, faite avec des images de rebut, où les amours s'accrochent à des éternités, où le printemps est nommé. La lampe avait des soubressauts de lumière, à cause du gros temps. La voix de Véronique, un peu lasse, un peu enrouée dans les note basses, hésitait par endroits ou se reprenait. En vérité, elle eût semblé ridicule à ceux qui n'auraient pas connu la vie, cette romance que personne n'avait plaisir à entendre, et qui mêlait des mots d'amour à l'ouragan, dans la ville accablée.

Et pourtant c'était le métier sacré, l'outil qui donnait le nécessaire et même un peu de superflu à M. Audoin et à sa fille. Il fallait préparer la leçon du lendemain, apprendre quelque romance nouvelle, pour plaire à la clientèle très peu artistique que pouvait donner la petite ville frontière. Véronique était professeur de chant